

Construire - Se construire

Installons d'abord les conditions d'une classe. Sans ordre préférentiel, nous trouvons une somme d'élèves dont la totalité, au sens du groupe social, n'est pas égale à la somme des éléments. L'enfant est installé en classe d'une manière extra-déterminée : il doit être un élève, acquérir un savoir, respecter un lexique, un comportement ; ainsi il ne s'inscrit pas en classe dans son entité ni dans son « entièresité » : l'individu est spolié par ce rôle social. Aussi le groupe d'élèves n'est pas une sommes algébrique d'enfants, mais une juxtaposition (9).

Le deuxième élément est le maître, chargé de puissantes émanations de l'imaginaire. Il est l'essentiel puisque c'est sa classe, puisque c'est lui qui est investi d'une mission sociale prioritaire : transmettre le savoir ; il est essentiel de par sa présence corporelle active : « *Le corps se constitue en scène et mise en scène du savoir. Ce caractère spectaculaire de la relation pédagogique est bien imposé à l'enseignant comme aux enseignés. Corps et connaissance sont à exhiber. La présence du regard occupe centralement cet espace scénique* (10). »

« *Le regard d'un enseignant est omniprésent et omnipotent : il semble ne pas vouloir laisser de répit à l'élève. Il tient la totalité de l'espace, il se*

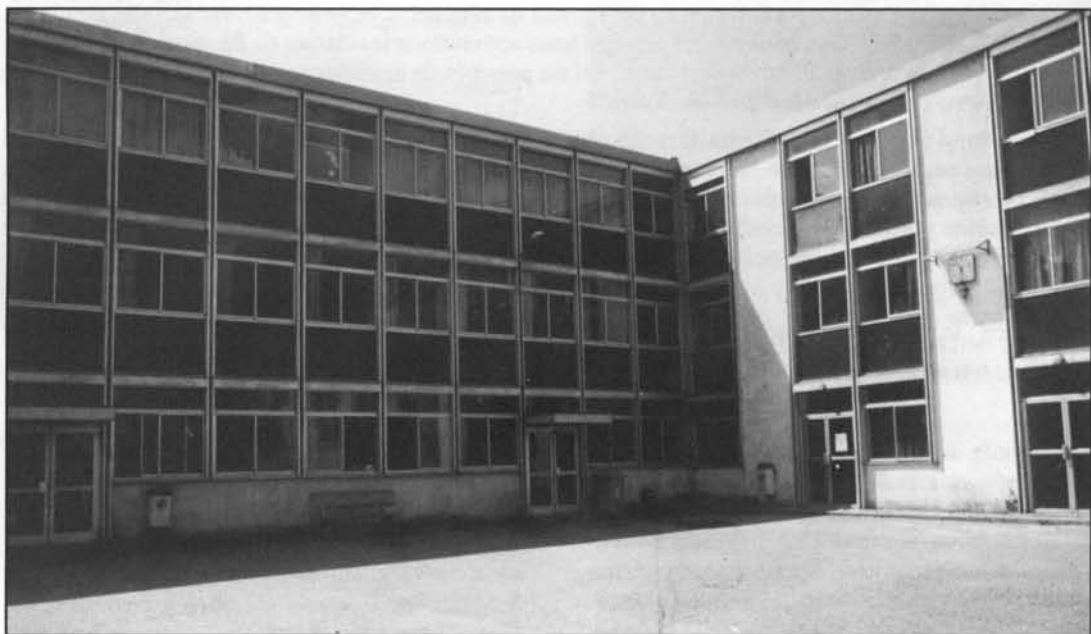
répète suffisamment dans la durée pour ne jamais être oublié (11). »

De par ce regard panoptique et cette présence écrasante, le maître ne peut être nulle part puisqu'il est partout.

Le troisième élément est la salle de classe. Elle n'est pas neutre non plus, hantée qu'elle est par les élèves du passé et emplie d'objets au lourd poids symbolique : estrade, bureau, tableau.

Le premier projet du groupe

Cette juxtaposition d'éléments peut, à elle-seule, faire violence (cf. Pierrot et ses premiers instants de classe (12)). La première action à accomplir est de construire un groupe ; celui-ci n'est pas à priori, il ne naît pas à priori. Il se produit sur la dissolution plus ou moins totale des collectifs et par une pratique commune (13). Nous possédons les trois éléments du conditionnement, à savoir la salle, le maître et le collectif d'élèves. Reste à déterminer la pratique. Ce pourrait être une pratique qui agit sur d'autres groupes comme la correspondance ou qui agit sur les circonstances comme les classes de découverte. Nous avons choisi une pratique d'action immédiate et localisée : la construction de cabanes dans la salle de classe.



Cet objet construit en commun par le collectif devient le premier projet du groupe et, par là même, permet l'existence du groupe. Nous avons introduit une nouvelle médiation. Relisons le texte d'Éric qui travaille à mi-temps : « *Après chaque absence, c'est la question : on peut aller dans la cabane ? (...) La première chose faite, à mon retour, est de retourner dans la cabane... pour y jouer... à l'école.* » Nous constatons que la reconstruction du groupe passe par la reconstruction matérielle et symbolique de la cabane : cet objet médiateur permet à la fois de médiatiser l'absence anxyogène du maître (le groupe peut dire son angoisse) et offre une catharsis au groupe en lui permettant de « faire » la classe. Une solution à la violence exercée sur le groupe.

Ces premières réflexions se placent au niveau de « l'entière » du groupe. Qu'en est-il maintenant pour la relation d'un enfant au groupe ou d'un enfant à un sous-groupe ? Quels effets peuvent être induits par la ou les cabanes ?

L'apprentissage des savoir-être

Dans la classe, telle qu'elle est définie par l'Éducation nationale, le groupe n'est constitué que pour un unique but : la transmission des connaissances et du savoir, par des exercices essentiellement fondés sur la reproduction et la répétition. En pédagogie Freinet, nous apportons une dimension nouvelle puisqu'il y a production : un journal, un livret de textes libres ou de poèmes, une exposition. Pourtant, cela ne résout pas la violence qui s'interfère et empêche la transmission du savoir aussi bien que la production ; c'est pour cette raison que le phénomène violence nous dérange et ne reste pas un épiphénomène. L'élève violent nous envoie un message : quel est le sens du message de cet enfant ? En découlent des interrogations plus larges : que signifie l'acte violent de l'élève pour le groupe ? Que signifie l'acte violent d'un élève sur le groupe ? Comment permettre l'expression « d'avant l'acte violent » ?

La cabane nous permet une réponse factuelle qui aidera au fonctionnement de la classe. Elle se situe hors des impératifs du savoir ; sa fonction essentielle est sociale. Ce n'est pas un hasard si les enfants en construisent « naturellement » au cours du stade de première socialisation quand, pour la première fois, se constituent entre eux des groupes sociaux indépendants (14). La cabane permet à certains enfants de construire des interrelations indispensables ; elle est un outil d'apprentissage des savoir-être. Relisons Maryvonne :

« Magalie était prioritaire. C'était son coin. Mais très vite, elle l'a prêté, y a invité des camarades. Autant Magalie dérangeait par son comportement, autant elle arrangeait ceux qui s'ennuyaient, avaient peur, étaient rejetés, en les invitant chez elle. »

Chez Serge, cette fonction sociale symbolique est même intégrée au règlement : « *Je peux inviter un camarade* », sans que cela dépende du travail courant de la classe. Nous nous situons ici dans le domaine de la construction affective de l'individu.

La multiplication des cabanes serait un danger pour le groupe-classe. Pourquoi pas, après tout, une cabane pour chacun ? L'expérience de Maryvonne, et à un degré moindre celle de Serge, nous interroge directement. La réponse provient des faits : moins de fréquentation des cabanes lorsque le groupe existe et construit en commun (correspondance) chez Maryvonne, et disparition de la « cabane-insultes » chez Serge. Cette multiplication, si elle existait, ne peut être que transitoire ; elle est une étape dans la construction du groupe-classe. Ensuite une seule cabane suffit qui devient un objet symbolique (nous y reviendrons ultérieurement) : les élèves d'Éric lui demandent de retourner dans la cabane lorsqu'il revient afin de reconstruire le groupe ; la cabane devient aussi un objet social comme le montre le suivi de l'expérience de Serge.

Lorsqu'à la fin de la cinquième les enfants quittèrent cette salle de classe, la question cruciale fut : que fait-on de la cabane ? Réponse unanime : on la laisse pour les nouveaux... A la rentrée, les anciens sont venus en classe, ont présenté la cabane et l'utilisation qu'ils en faisaient aux nouveaux. Une période transitoire s'ensuivit où la cabane « était morte » ; puis, petit à petit, phase d'appropriation : on change de tapisserie, d'éclairage, de meubles, etc. Mais, pour édicter le règlement, on va chercher les anciens et on réutilise leurs lois sans en changer un seul mot !

Ces faits pourraient nous entraîner dans une longue réflexion sur la notion de potlach : don de la maison et sur le passage à la maturité de la « tribu » : réutilisation des lois (15)... Nous choisissons de nous situer dans l'espace-classe et d'examiner l'influence de la ou des cabanes d'un point de vue ontologique.

Serge Jaquet